

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 51.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 20 DECEMBRE 1877

Avis aux Abonnés

L'OPINION PUBLIQUE est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix de l'abonnement est de TROIS PIASTRES par année, payable STRICTEMENT D'AVANCE.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires, doivent être adressées à G. B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autrement, doit accompagner la demande.

Nos abonnés de Montréal sont priés de nous faire connaître, personnellement ou par carte-poste, toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

Echos.—Une lettre du Nord-Ouest, par Edmond Fréchette.—Impressions littéraires, par Saint-Julien.—La situation en France, par B. Jouvin.—La mort instantanée.—Poésie : Le général Grant, par Albert Delpit.—Les prisons de Paris sous la Commune (suite).—Gazette des Tribunaux : Le fratriolde Frévet.—Poésie : A mon ami T. F., par W. Chapman.—Une fille laide (suite).—Michel Bibaud (suite).—Vivre pour manger.—Recettes utiles.—Faits divers.—Le jeu de dames.—Les échecs.—Prix du marché de Montréal.

GRAVURES : La maison et ses trésors ; Montréal en 1725 ; Le petit chaperon rouge.

ECHOS

La chute de Plevna a suivi de près celle de Kars. Après une résistance héroïque, la fameuse place forte du Danube est de nouveau tombée au pouvoir des Russes. Cette fois, cela a tout l'air d'un désastre, plus moral encore que matériel, mais très-sérieux. Voilà les Russes maîtres encore une fois de la Bulgarie. Le principal espoir des Turcs est dans la neige, qui défend presque toute la Roumélie de l'invasion. Les Russes, qui ont pu franchir les Balkans il y a trois mois, ne pourraient renouveler cette prouesse qu'avec des difficultés énormes à cette saison.

La neige, qui a arrêté les armées de Napoléon envahissant la Moscovie, en 1812, pourrait bien paralyser maintenant le mouvement d'invasion des Moscovites désireux de se ruer sur Constantinople. Plevna n'est que la clef de la Bulgarie. Il reste le quadrilatère et les Balkans, c'est-à-dire une ligne difficile à briser en tout temps, par la nature même du pays, et dont les difficultés sont doublées présentement par la mauvaise saison. Les Turcs, qui devaient prévoir depuis longtemps cette seconde chute de Plevna, ont dû vraisemblablement calculer sur ces empêchements naturels. Espérant de garder Plevna, ils voulaient maintenir leurs positions jusqu'à ce que la neige et la glace vinsent faire à Constantinople un rempart plus infranchissable que Plevna. C'est peut-être trois mois de gagnés. La diplomatie va succéder au canon et à la mitraille. On va voir ce qu'elle pourra faire.

Un journal résume la situation comme suit :

La chute de Plevna met virtuellement l'empire ottoman à la merci de la Russie. Cent cin-

quante mille hommes disponibles, cinquante mille Turcs hors de combat ou prisonniers, un immense matériel de guerre tombé entre les mains des vainqueurs, les deux armées turques restant en Bulgarie paralysées, la route ouverte à l'invasion jusqu'aux Balkans, enfin, rétablissement du prestige des armées russes, tel est le bilan des avantages immédiats procurés au czar par la prise de Plevna et la capture de l'armée d'Osman Pacha.

Il reste maintenant aux armées de Soliman Pacha et de Mehemet-Ali ou à se réfugier sous les murs des forteresses du quadrilatère, ou à essayer de franchir les Balkans pour se jeter en Roumélie et couvrir Constantinople. Mais il serait inutile de se faire illusion ; rien n'arrêtera plus les Russes, à moins que les passes des Balkans ne soient rendues absolument impraticables par les neiges. Ils atteindront Philippopolis et Andrinople, s'ils le veulent, sans qu'aucune force humaine puisse les en empêcher ; ils peuvent être sous les murs de Constantinople avant un mois s'ils ne sont pas disposés à s'arrêter, s'ils ne sont pas retenus par autre chose que des difficultés de guerre, c'est-à-dire s'ils ne prêtent pas l'oreille à des propositions de paix, qu'elles viennent des puissances étrangères ou de la Porte.

Il est évident que le moment critique pour l'Europe est arrivé. Si les conditions de paix récemment attribuées à la Russie sont vraies, le conflit diplomatique va commencer, et il peut être, plus long, plus meurtrier, plus funeste dans ses conséquences que le conflit entre les deux puissances belligérantes.

Voici les dernières dépêches au sujet de la guerre :

Constantinople, 15.—Le sultan a déclaré hier, dans le discours qu'il a prononcé à l'ouverture des Chambres, que la Russie ayant commencé la guerre, la Turquie était forcée de se défendre contre l'agression. Le sultan a fait l'éloge du patriotisme de ses sujets, et de ceux même n'appartenant pas à la religion musulmane. Il dit que la seule sauvegarde de l'empire était l'obéissance à la constitution. Le désir le plus cher du sultan est de voir toutes les classes de la société jouir de l'égalité et participer aux avantages des idées modernes. La guerre a retardé la réforme, mais le sultan espère qu'elle s'accomplira. Il rappelle au parlement que la constitution lui accordait entière liberté de discussion.

Londres, 16.—Le correspondant du Scotsman à Londres écrit en date de jeudi : "Demain, lord Derby annoncera la nouvelle importante que la Russie et la Turquie sont anxieuses de conclure la paix."

Le maréchal MacMahon est en train de se soumettre. Il a pris un ministère gauchiste. M. Dufaure est à la tête de la combinaison. Il est difficile de définir avec précision la nuance du nouveau cabinet. L'excitation a été très-grande en France pendant la dernière semaine. Les troupes et la gendarmerie ont été tenues sous les armes, et les boutiques et ateliers des armuriers ont été fermés. On croit que MacMahon a renoncé à proposer une nouvelle dissolution. Il n'est pas sûr de la majorité du Sénat. Après les orléanistes, les bonapartistes menacent de lui faire défaut. Le télégraphe ne nous a pas encore appris si le cabinet Dufaure était plus viable que ses prédécesseurs. On sait cependant qu'il est agréable aux Gauches. M. Grévy et M. Gambetta l'accueillent, ce dernier, vraisemblablement, parce qu'il n'y voit qu'un paravent. Voici la composition du nouveau cabinet, qui est gauchiste tout en étant assez incolore :

Dufaure, président du conseil et ministre de la justice ; De Marcère, ministre de l'intérieur ; Waddington, ministre des affaires étrangères ; Bardoux, ministre de l'instruction publique ; le général Borel, ministre de la guerre ; l'amiral Pothuan, ministre de la marine ; Léon Saye, ministre des finances ; Teissetenc de Bort, ministre du commerce ; de Freycinet, ministre des travaux publics.

Une dépêche de Paris, en date du 15 du courant, contient ce qui suit :

Paris, 15.—Le message du président MacMahon, qui a été lu vendredi aux deux chambres, dit que les élections d'octobre montrent que le pays a une certaine confiance dans les institutions républicaines. Le message se termine en ces termes : "Afin d'obéir aux règles parlementaires, j'ai choisi un cabinet dans les deux Chambres, formé d'hommes résolus à défendre la constitution. Les intérêts du pays demandent que la crise touche à sa fin et ne se renouvelle pas. La prérogative de dissolution n'est ni plus ni moins que le jugement d'un tribunal devant lequel il n'y a pas d'appel, et elle ne peut exister comme système de gouvernement. Je crois posséder ce droit, mais je me conformerai à la volonté du pays."

Cristis, l'agent de la Serbie, a signifié à la Porte la déclaration de guerre et est immédiatement parti pour Belgrade. La guerre a été annoncée le 15 par des salves d'artillerie. Le prince Milan a dû partir samedi dernier pour Alexinatz. Il a lancé un décret proclamant l'état de siège et a annoncé que les fonctionnaires publics qui se déclareraient hostiles à la guerre seraient immédiatement démis. Les petites principautés danubiennes n'attendaient que la défaite des Turcs pour *vivier de bord*. On propose, comme condition de paix, l'indépendance absolue de la Roumanie, qui passerait ainsi du protectorat turc au protectorat russe ; de sorte qu'il ne resterait plus rien à la Porte au nord du Danube. La Turquie est abattue, la Russie triomphe. La situation est très-critique.

A Ottawa, on parle déjà beaucoup de la nomination probable du marquis de Lorne comme gouverneur-général du Canada. Lord Dufferin partira dans dix mois.

Jusqu'ici, le gouverneur-général avait pu jalouser les lieutenants-gouverneurs qui se font appeler *Excellences* tout comme lui. Dorénavant, il n'y aura plus de malentendu : *Leurs Altesses*, le marquis et la marquise de Lorne, ne pourront jalouser les lieutenants-gouverneurs, qui garderont leur titre d'*Excellences*.

UNE LETTRE DU NORD-OUEST

Un ami a bien voulu nous adresser une lettre de M. Edmond Fréchette, officier de la police à cheval du Nord-Ouest. Nos lecteurs nous sauront gré de la publier ; ils y trouveront des choses intéressantes et bien dites.

Fort Walsh, Ter. N.-O., 20 oct. 1877.

Mon cher Faucher,

Je t'ai promis de t'écrire et c'est avec plaisir que je tiens ma promesse ; seulement, quand je te la fis en même temps que mes adieux à toi et à tous les bons vieux amis de Québec, j'étais bien loin de penser que j'aurais tant de choses à te dire à mon arrivée à Fort Walsh. Mon voyage a duré deux mois moins quatre jours. Je n'ai pas toujours marché, il est vrai, mais enfin j'étais en route.

Parti de Québec le 14 août, je passai la journée du lendemain à Montréal et pris le train du soir pour Ottawa. Là, je fis tous mes préparatifs pour partir en compagnie des honorables MM. Pelletier et Mills, et M. Burgess, leur secrétaire privé. Ces messieurs avaient été assez bons de m'inviter à voyager avec eux.

Nous quittâmes Ottawa le 26 août, un vendredi. A propos de ce jour, M. Pelletier disait souvent, en badinant, après notre départ : "Nous sommes partis un vendredi, quelqu'un d'entre nous n'aura pas de chance." Et chacun de souhaiter que ça ne fût pas soi-même. Je ne m'imaginai pas alors que ce serait moi dont le voyage allait être un tant soit peu accidenté.

Je laissai messieurs les ministres à Moorhead. Ils se rendaient à Winnipeg, et moi je continuai jusqu'à Bismark par le *Northern Pacific*. Je n'ai pas eu de nouvelles de ces messieurs depuis,

mais j'espère que leur voyage a été heureux et que j'ai été le seul à souffrir de notre départ un vendredi.

Je passai trois jours à Bismark. Je m'y amusai beaucoup. Je visitai le Fort Lincoln, à quatre milles de là, où je fus parfaitement reçu par les officiers de la garnison. Je logeai au grand hôtel *Sheridan*. Il y eut bal, concert et exhibition de ma lanterne magique, joli cadeau que m'avait fait mon frère Achille à mon départ, et avec lequel je me proposais, une fois rendu chez moi, de bien intéresser nos sauvages.

Le 2 septembre, dimanche, je pris passage à bord du *Fontenelle* pour Cow-Island. Trois jours après, le chapitre des accidents commençait.

Comme nous remontions lentement le fleuve, un des passagers, qui avait une fort jolie carabine, se mit à tirer sur divers objets sur le rivage. Aussitôt chacun voulut montrer son adresse et tout le monde fut bientôt sur le pont, qui armé de carabines, qui de revolvers, et une assez vive fusillade commença. Je m'y joignis moi-même comme de raison. Tout à coup on entendit un juron qui couvrit tout autre bruit. La carabine d'un d'entre nous était partie accidentellement alors qu'il la tenait pointée vers le pont. La balle avait percé le gaillard et enlevé le coude d'un homme qui travaillait en bas. Ce pauvre diable fut bientôt entouré de tous les soins possibles et on lui fit un pansement quelconque.

J'ai rarement vu un homme aussi fort. Il perdait beaucoup de sang, ce qui ne l'empêchait pas de se promener en causant et de demander du whisky de temps en temps. Il ne paraissait pas trop affecté de l'accident, seulement il disait souvent : *Stupid ass ! Stupid ass !* et il est à supposer qu'il parlait de celui qu'il avait blessé. Celui-ci avait l'air de souffrir beaucoup plus que l'autre, surtout lorsqu'il donna \$200 au pauvre malheureux.

A Buford, le Dr. Brown, chirurgien dans l'armée américaine, embarqua avec une escorte de six hommes et neuf chevaux.

Le lendemain, dans la nuit, un homme tombe à fond de cale et se casse la clavicule. Celui-là eut l'avantage d'être raccommodé scientifiquement par le Dr. Brown. Deux jours après, un autre individu se démet un pied. Il fallait entendre celui-là crier pendant que le docteur réduisait la luxation.

Un peu plus loin, la passerelle frappe le genou d'un de nos hommes de l'équipage et le lui contusionne fortement. Autre appel au docteur.

Plus loin encore, un morceau de bois tombe du deuxième pont sur la tête d'un nègre. Tout le monde s'attendait à voir le morceau de bois fendu, mais non ; ce nègre-là n'avait pas la tête forte et le bois lui fit une entaille de quatre pouces.

Le cuisinier ne voulut pas rester en arrière et se trancha une large grillade dans la main au lieu de la trancher dans le quartier de bœuf qu'il avait devant lui, ce qui lui procura une exemption de service sans solde pour le reste du voyage.

A Bismark, on m'avait assuré qu'à Cow-Island il y aurait d'amples moyens de transport pour moi et les autres passagers ; mais, arrivé là, je ne trouvai qu'un seul wagon disponible. Il y avait quatre dames parmi nous, et, naturellement, nous leur laissâmes cette voiture. Le Dr. Brown me tira d'embarras en me donnant un de ses chevaux. Je fus obligé d'expédier mes valises par un train de bœufs.

Nous partîmes de Cow-Island le 22, à trois heures p.m. Le temps était magnifique et nous allâmes camper à quatre milles. Le surlendemain, nous sortions du Canon, et, comme nous laissons le haut de la côte (m'a dit depuis un des éclaireurs du major Ilges), les Nez-Percés, qui avaient déjà brûlé Cow-Island, tué un homme et blessé deux autres, le 22, rejoignaient les trains de bœufs, brûlaient ou pillaient tout sur leur passage et tuaient deux hommes.

Le major Ilges, commandant le Fort Benton, avec un parti de quelques soldats et de citoyens volontaires, traversa le Missouri et les prit en queue, en tua plusieurs et ne perdit qu'un homme. Il y a eu un sauvage de tué avec une de mes chemises sur le dos. Il l'avait mise sens devant derrière, et sur la nuque on lisait en creux indélébile : "Edmond Fréchette."

Pendant tout cela, nous voyagions en toute paix et confiance. Nous ne montions pas même de garde, tant nous étions ignorants du danger. Nous rencontrâmes un parti de neuf guerriers que nous supposâmes être hostiles, car ils nous évitèrent.

Chose curieuse, le 23, à peu près au moment où les sauvages attaquaient Cow-Island, je trouvais un fer à cheval sur la route.